

## **BRASSENS ET GRÉCO AU T.N.P.**

Les portes de Chaillot se sont ouvertes devant eux, Ils y sont entrés comme au Panthéon de la chanson ; Paris leur a fait des ovations nationales, nationales et populaires : la foule de fidèles, d'abonnés qui souscrit en début de saison, les yeux fermés, à tout ce que lui propose le T.N.P. ne se sera pas sentie dépaylée. Ce fut une soirée toute classique. On écoutait Gréco, on écoutait Brassens avec ce recueillement, cette admiration passionnée d'habitude réservés aux solistes de concert. On applaudissait à la fin et non au début des couplets ; on bissait avec une insistance qui n'excluait pas le respect. Aucun rapport avec le tohu-bohu bon enfant du music-hall, aucun rapport non plus avec l'intimité bavarde du cabaret. Le cadre y était pour beaucoup, c'est vrai : il marquait nettement les distances entre la salle et la scène.

Dans cette immense halle noyée d'ombre, par-dessus le moutonnement vague des têtes, un visage épinglé sur fond de rideaux noirs par un rayon de lumière, celui de Juliette Gréco. Il paraît plus étudié, si faire se peut, qu'à l'accoutumée. Regards, sourires, gestes précis et rares, tout concourt à raffiner encore sur des vers signés Gainsbourg, Ferré, Prévert ou Béart. Élégantes, subtiles, deux mains de virtuose les soulignent, les ponctuent, les commentent. Cet humour au second degré, cette diabolique intelligence du texte, cette façon de décortiquer le couplet, déconcertent presque. Et l'on est tout surpris de revoir ainsi habillées de neuf des rengaines aussi familières que Paris-Canaille ou les Feuilles mortes.

\*

\* \*

Quand vient le tour de Brassens, le son change. On revient à des plaisirs plus robustes, plus simples, plus nourrissants. Après le caviar et le champagne, le bon pain au levain, le miel et le raisin. A quelle période de l'artiste appartiennent ces onze chansons nouvelles ? A la verte ? A la bleue ? A la noire ? Au vrai, elles se réclament un peu des trois et font penser tantôt au Gorille, tantôt à l'Arbre, tantôt aux Funérailles d'antan. La plus belle, de très loin : une Supplique pour être enterré à Sète et devenir cet « éternel estivant qui fait du pédalo sur la vague en rêvant qu'il passe sa mort en vacances ». La plus provocante, dans la lignée des Deux oncles de l'an passé, cette profession de foi : « Le pluriel ne vaut rien à l'homme... Je suis celui qui reste à l'écart des fanfares et qui chante en sourdine un petit air frondeur. »

Ce petit air, Brassens, en vrai créateur, a su lui rester fidèle. Indifférent aux modes, il poursuit son bonhomme de chemin, tissant inlassablement des variations sur les mêmes thèmes. Le public lui en est reconnaissant qui achète ses disques et ses recueils de poèmes au rythme absolument régulier de deux cent mille exemplaires environ tous les deux ans.

C'est peu, comparé à Antoine ; c'est beaucoup lorsqu'on évoque Villon. De nos jours, si la gloire vient vite, elle dure rarement. Brassens à Chaillot, c'est plus que la consécration d'un grand talent, c'est une assurance sur la vie ou plutôt la survie d'une œuvre.

Le Monde  
21 septembre 1966